

**SILVIA BARON SUPERVIELLE, L'ÉCRITURE COMME PATRIE****Julie CORSIN**

Université de Castilla-La Mancha

juliecorsin@gmail.com

Silvia Baron Supervielle fait partie de ces auteurs transnationaux qui ont quitté leur pays. Elle naît en Argentine en 1934, mais décide en 1961 de partir pour la France, pays qu'elle n'a plus jamais quitté et qui va fortement l'influencer. Cette migration permet de la classer comme auteur ectopique, une notion qui désigne tous les auteurs dont la production littéraire se développe dans un espace qui a priori n'est pas le leur, c'est-à-dire la grande majorité des écrivains ayant migré.

Son départ définitif pour la France n'est pas le reflet de raisons politiques ou économiques. La raison profonde de cette migration constitue l'une des nombreuses interrogations en quête de réponse que se fait l'auteur dans ses essais. Au fil de son œuvre, elle partage avec le lecteur ses réflexions à propos de la langue, de la nationalité ou du pays de l'écrivain. Elle se cherche elle-même et essaie de trouver des réponses aux nombreuses questions qu'elle se pose : pourquoi est-elle partie ? Quelle est sa langue ? A quel espace est-elle rattachée ? Elle recherche en d'autres termes à définir son appartenance et son identité.

Dans le cadre de cette quête de sens, nous allons analyser certaines de ces interrogations qui nourrissent l'auteur, qui structurent ses œuvres et qui font d'elle un auteur toujours en quête, toujours à la recherche d'un espace vital, d'une appartenance culturelle et géographique. Si elle trouve plusieurs raisons à son départ, nous verrons notamment qu'elle trouvera finalement son espace personnel dans sa propre écriture, dans sa propre langue poétique, et qu'elle crée donc elle-même son identité, son propre espace.

I. Un écrivain ectopique

La notion de littérature ectopique (du grec *ektopos*, l'éloignement de la place) désigne les œuvres qui ont été produites hors de leurs lieux habituels de production, hors de l'espace qui leur est propre, autant



géographiquement que culturellement. Il s'agit de la littérature écrite par des auteurs qui se sont déplacés d'un pays à l'autre, de

la littérature (...) déterritorialisée, par opposition à la notion de littérature nationale enracinée historiquement. Ce type de littérature comporte des caractéristiques singulières dont les plus significatives sont : le changement de territoire (associé notamment à des situations d'exil, immigration, voyage-projet), la rencontre avec l'altérité, l'emploi d'une langue différente de celle de la langue première, la dénonciation idéologique et la réflexion autour de l'écriture artistique et de ses possibles manifestations formelles et thématiques comme voie d'un nouveau projet de vie intégré. Le plus important, de ce point de vue, est l'étude de la nouvelle poétique qui dérive de l'expérience de brassage et d'hybridation. Une transpoétique qui tisse une nouvelle sensibilité sans ignorer les référents du passé. (Alfaro Amieiro, 2009 : 359).

La littérature de Silvia Baron Supervielle, déterritorialisée de l'Argentine puis reterritorisée en France se trouve donc parfaitement intégrée dans le cadre de cette notion. L'hybridation de territoire qui en résulte devient un thème privilégié de l'auteur, tout comme « les résonances du déplacement (séparation, rupture et réinvention), l'inscription d'une rencontre avec l'altérité, l'emploi d'une autre langue et la réflexion sur l'écriture » (Alfaro Amieiro, 2012 : 15).

Cette littérature, de par le manque de son espace habituel doit se trouver un autre espace dans lequel se développer. Ce changement de territoire provoque donc souvent des changements de langues dans l'œuvre de l'auteur. L'auteur lui-même subit d'ailleurs une transformation. Dans le cas de Silvia Baron Supervielle, ce sera un passage de l'espagnol au français. Elle explique « [qu'] en débarquant en France, non seulement je changeai de place, en me coupant de mes racines, mais encore je posai les pas sur la terre d'une langue que je connaissais peu : je subissais une métamorphose. » (Baron Supervielle, 1999 : 52). On se doit alors d'interpréter ces œuvres dans le cadre de la multiculturalité et surtout de l'interculturalité, car le changement de pays produit obligatoirement des changements culturels.



La littérature ectopique est donc un concept-clé de la littérature de notre époque, bien qu'elle ne s'y limite pas. La migration est en effet un phénomène qui existe depuis toujours. Ces grandes migrations qui caractérisent notre époque permettent d'établir des relations entre plusieurs cultures, plusieurs langues et donc plusieurs littératures. L'œuvre ectopique constitue le paradigme de ces relations, où se mélangent des éléments venant de la culture d'origine et d'autres venant de la culture d'accueil.

Cette théorie nous permet d'analyser et de mieux comprendre l'œuvre de Silvia Baron Supervielle. Son arrivée en France depuis l'Argentine dans les années 60 implique un changement de langue et des changements culturels qui permettent de la classer dans la première catégorie des auteurs ectopiques : celle des œuvres écrites dans la langue du pays d'accueil respectif, dans notre cas, en français (Albaladejo, 2011 : 144). Sa migration ne se produit pas dans le cadre d'un flux migratoire, et ne constitue pas un exil. Il s'agit ici plutôt d'un départ à mettre sur le compte d'un destin personnel.

Si Silvia Baron Supervielle parle volontiers d'exil en ce qui la concerne dans son œuvre, nous allons la classer ici plutôt dans le courant de la littérature ectopique ou littérature migrante. En effet, la littérature de l'exil tout comme la littérature ectopique doit prendre en compte certains facteurs. Albaladejo détaille dans son article ces autres paramètres pour caractériser la littérature ectopique : il s'agit du pays d'origine, du pays d'accueil, la langue d'origine et la langue d'accueil, l'âge de l'auteur, les moyens utilisés pour émigrer, ainsi que l'éventuel changement de nationalité. Or la littérature de l'exil, prend en compte les nationalismes, les conflits sociaux (Said, 2005 : 188-189), ce qui n'influe pas dans le cas de Silvia Baron Supervielle. Si la littérature de l'exil fait partie de la littérature ectopique, les œuvres ectopiques ne sont pas forcément à classer dans la littérature de l'exil.

Elle a subi dans sa migration une transformation radicale de son œuvre, tout d'abord par le changement de langue, puisqu'elle a commencé par écrire en espagnol puis a continué à écrire pratiquement toute son œuvre en français, à quelques rares exceptions près (par exemple dans *El cambio de idioma para un escritor*). Elle continue toutefois un grand travail



de traduction, de Marguerite Yourcenar à un grand nombre d'écrivains argentins, ainsi que la traduction de ses propres œuvres en espagnol. Si elle s'interroge également beaucoup sur la traduction, ce sont d'autres grandes interrogations développées par l'auteur dans son œuvre que nous allons étudier ici. Ces questions vitales font d'elle un écrivain toujours en quête : les problèmes que constituent la langue, la nationalité, la Patrie de l'écrivain, ainsi que son écriture constituent les piliers de son œuvre. Mais avant toute chose, c'est sur les raisons de son départ d'Argentine qu'elle va s'interroger.

2. Le départ comme besoin vital

De nombreuses questions rythment l'œuvre de l'auteur et structurent sa réflexion : « Où est-elle la langue qui me convient ? Quelle est la totalité de mon je ? » (Baron Supervielle, 2007 : 46), « Où est-elle, ma langue ? Qu'est-ce que c'est ? » (*idem*: 101), « Quel est-il, le pays d'un écrivain ? » (*idem*: 122). Elle se demande aussi si la langue française « symbolise (...) le sentiment de l'exil ? » (*idem*: 136) A travers ces interrogations, l'auteur montre qu'elle est fondamentalement dans une démarche de quête : recherche d'un pays, d'une langue, d'une écriture, d'un espace et surtout en recherche d'elle-même. C'est par l'écriture elle-même qu'elle va trouver des réponses, en laissant le « fil écarlate » (Baron Supervielle, 2002 : 32) guider sa main. L'écriture sera paradoxalement source de questionnement et de réponse sur ces questions.

Une des premières interrogations de l'auteur porte sur les raisons de son départ, nullement forcé. Il s'agit avant tout d'une nécessité pour elle. Comme elle le dit, « c'est le manque qui projette un être dans l'exil » (Baron Supervielle, 2013 : 35). Manque de sens, deuil de la mère, ce manque la poursuit dans ses livres. Nous touchons donc ici au départ, à la migration comme quête vitale :

Quelquefois, survient la hâte de partir, d'aller ailleurs, plus loin, d'atteindre l'horizon, la mer, de les franchir. De s'enfuir, de se dévier de la direction légitime. De lancer un défi au fait d'être apparu dans un lieu, un



milieu, déterminés à l'avance, ou simplement dans la vie. (...) Lorsque je suis partie de l'Argentine, il y a maintenant plus de quarante ans, j'eus la sensation de ressusciter. En débarquant dans un pays où je n'appartenais pas un passé commun, ni à un groupe de personnes, ni à une langue, j'ai goûté à l'anonymat : il n'y avait plus autour de moi de repères, de modèles, d'exigences d'une représentation. J'eus le soupçon qu'en adhérant à cet état clandestin j'aurais une chance d'entrevoir mon visage. Je ne connais pas la raison qui décida de mon départ et je n'ai jamais donné une réponse à ceux qui, restés dans mon pays, me posèrent en silence la question. (Baron Supervielle, 2007 : 35-36)

Ce départ lui permit tout d'abord de trouver une chose en elle : l'écriture, qui s'était bloquée en Argentine. C'est son arrivée en France, l'accueil dans une nouvelle langue qui lui permit de réveiller cela en elle :

Pourquoi suis-je née, pourquoi suis-je partie : les deux questions s'enchaînent. La seconde semble être un acte de volonté et cependant elle n'en est point un. Je m'évertue encore une fois à l'élucider. Je ne veux pas imaginer de fausses raisons. Seul mon subconscient en connaît la cause. Mon âme cherchait-elle quelque chose qu'elle ne trouvait pas là où elle était ? Toujours est-il qu'en répétant un départ et en poursuivant un rêve, devenu moi-même, la langue du pas ouvrit une porte inconnue devant moi qui ne se ferma plus. Peut-être j'ai quitté mon pays pour connaître cette porte étonnante. Il est certain, en revanche, que la main déplacée, désorientée, se remit en marche sur un cahier marginal et ne s'arrêta plus. (Baron Supervielle, 2007 : 40-41)

Ce départ, elle l'assume, puisqu'il s'agit pour elle de « suivre sa propre voix (idem : 26) », mais elle continue de chercher à combler ces interrogations qui la hantent. Au fil des pages, elle essaie d'expliquer au lecteur mais surtout à elle-même les raisons de son départ et d'en trouver les raisons profondes.

2.1 Des raisons historiques

Une des premières justifications est à chercher dans l'histoire de son pays, et plus précisément dans les grandes migrations dont sont issus les



Argentins. Historiquement, l'Argentine a en effet été peuplée par plusieurs vagues massives d'immigrants, qu'ils soient italiens, espagnols, français, germaniques, anglo-saxons, etc. C'est pour elle la première explication de son départ :

Originaire d'un pays, l'Argentine, qui est constitué d'émigrants, je fus dès le départ une exilée. Une exilée qui, par la suite, traversa la mer en sens inverse et se convertit à la langue française. (Baron Supervielle, 2007 : 121)

L'argentin est donc condamné à être un exilé, un émigré dans son propre pays : « être argentin, c'est être étranger et cosmopolite en ayant ou pas quitté son pays » (*idem* : 125). L'accent des Argentins ne serait d'ailleurs que le rappel « [qu'] ils sont arrivés de loin, loin signifiant de l'autre côté de l'océan » (Baron Supervielle, 1999 : 135). C'est la migration qui génère cet accent et ces destins particuliers, et a créé un peuple entier qui se reconnaît, qui se définit par cela.

Pour justifier son propos, elle s'appuie sur les exemples de Julio Cortázar et Jorge Luis Borges. Ils constituent en effet de bons exemples d'auteurs maniant plusieurs langues, influencés par plusieurs cultures, et se cherchant tant littérairement que personnellement en dehors de leur propre patrie. Borges, figure argentine importante s'il en est, insista également beaucoup sur le multiculturalisme argentin : « Les Argentins sont des exilés dans leur propre pays » (*idem* : 53). Il est exemple parfait de l'écrivain fruit de multiples traditions qui grâce à cela même arrive à tracer dans ces œuvres les contours de l'identité argentine, fondamentalement cosmopolite. Quant à Cortázar, il reste l'auteur argentin exilé par excellence, il est un autre exemple d'auteur ectopique, et il reste une référence à prendre en compte pour beaucoup d'écrivains argentins : « personne comme lui, depuis Paris, n'a mieux tracé le portrait de l'Argentine et de ses gens » (*idem* : 126). L'éloignement, paradoxalement, permet donc de se rapprocher de ses racines et de définir son identité.

2.2 Des raisons familiales

L'Argentine est donc peuplée par des générations de migrants, et chaque famille est constituée d'un passé migratoire qui lui est propre.



Nous avons tous des grands-parents ou des parents qui avaient émigré de l'Italie, de la France, de la Russie, de l'Allemagne, etc. Je connaissais le français parlé mais je ne savais pas l'écrire. Lire dans plusieurs langues était courant pour nous. De filiation paternelle française et maternelle espagnole, j'étais un mélange comme tous les habitants de Buenos Aires. (...) Je suis toujours le produit de ce mélange. (...) Nous héritions les souvenirs et les rêves fantastiques de ceux qui étaient arrivés de loin. Tout était voyage là-bas en ces temps. Tout départ était possible. Nous rêvions d'un autre monde. (Baron Supervielle, 2007 : 43-44)

C'est pour l'auteur la deuxième raison de son départ : l'histoire familiale et ses légendes migratoires, qui s'héritent de générations en générations. Elle évoque ses ancêtres basques par sa mère et béarnais par son père qui ont franchi l'Atlantique jusqu'en Uruguay et en Argentine en quête d'une vie meilleure, désir de migration qu'elle aurait hérité dans son sang et grâce aux souvenirs racontés par ses ancêtres :

Mon enfance se déroula à Buenos Aires, où je suis venue au monde, chez ma grand-mère paternelle, qui était fille de Français par son père et qui adorait la France. Née à Montevideo, elle avait passé son adolescence à Paris et se plaisait à me raconter des anecdotes de cette période de sa vie comme si aucune autre période ne l'avait égalée. (...) Mon cœur battait, ses anecdotes déployant les ailes de mon rêve. Les nostalgies, héritées d'un être cher, aspirent à retrouver ce qu'il a perdu. (*idem* : 36-37)

La migration constituerait donc un cycle qui se perpétue dans l'histoire et dans les destins personnels. Son propre départ vers la France constitue la fin de ce cycle. Avec son retour au point de départ initial de ces ancêtres, elle complète le processus : il s'agit de la suite et fin logique du cycle migratoire de sa famille. La migration, qu'elle définit comme un « saut à travers l'Atlantique » (*idem* : 11) a été partagé dans son histoire familiale, jusqu'à provoquer la sienne :



Je suis le fruit de ce saut. Et doublement, puisqu'un siècle plus tard je le renouvelai à mon tour, une impulsion aveugle, me faisant revenir au rivage de l'adolescent qui ne supportait pas sa pèlerine. On reçoit l'exil en héritage, de génération en génération. Il produit des voyageurs prêts à franchir la mer et le mur qui les sépare d'eux-mêmes. (*ibidem*)

A son retour en France, la boucle est bouclée, elle retourne où tout a commencé. Le cycle est revenu à son point de départ. Ce retour est pour elle une renaissance, tout comme le trajet inverse le fut pour ses ancêtres. L'exil se répète, et il est ici considéré comme positif :

Je suis revenue au monde en faisant le voyage à l'inverse. Sous une impulsion effrénée, irraisonnée, je m'arrachai à mon rivage et, d'un bond, je traversai l'océan en perpétrant le retour du jeune mousse [son ancêtre]. Il n'y a pas d'aller sans retour : la marée flue et reflue. Les animaux quittent leur gîte et y retournent pour mourir ; les cycles des astres reviennent à leur point de départ. Chez les hommes, souvent ces retours se produisent bien après le départ du premier voyageur par l'intermédiaire de quelqu'un d'autre. Subitement, hanté par la réminiscence de ce départ, un descendant proche ou éloigné est pris d'un irréprouvable désir de renouveler l'exploit. Et sans réfléchir, d'un immense, d'un incroyable saut, il sort de lui-même et exécute le retour par la route restée vacante. (Baron Supervielle, 1999 : 52)

En plus de l'héritage reçu, du destin qui l'appelle, et de l'appel du grand large, l'auteur trouve une troisième raison à son départ : le fait même d'être écrivain.

2.3 La tribu des écrivains

Enfin, une des dernières possibles réponses à son départ résiderait dans le fait d'être écrivain, cet « être anonyme [à] l'âme nue et solitaire » (Baron Supervielle, 2007 : 121) et qui « fait partie d'une tribu de nomades, constituée de pèlerins, chanteurs, veilleurs, moines, ermites, voyageurs, pilotes, pénitents, marcheurs solitaires » (*idem* :117) à une « race d'hommes déracinée » (*ibidem*). Elle dessine ainsi une mythologie de l'écrivain nomade, libre, et citoyen du monde : « s'il appartient à un pays, il



appartient en premier à l'univers. Il est par avance un exilé dans les coins de la Terre et du Temps » (*idem* : 47). Aucune frontière ne le retient puisqu'il est un migrateur. C'est parce qu'il est né comme prisonnier d'une langue, d'une culture, d'une Patrie qu'il cherche finalement à fuir et à se libérer pour trouver ce qui le constitue vraiment. Car l'écrivain n'est pas assujéti à des éléments purement matériels et fruits du hasard, comme le sont un pays d'origine ou une langue maternelle. L'identité suppose pour l'auteur beaucoup plus que ça. L'écrivain est un être en quête de sens, en quête d'une voix, d'une langue, d'un espace qui lui est propre. Il doit se trouver lui-même, comprendre ce qu'il est profondément pour trouver son écriture, sa voix. Or, pour y arriver, il est obligatoirement destiné à s'exiler, à apprendre d'autres cultures et d'autres langues. L'éloignement, la migration et l'apprentissage de la multiculturalité va lui permettre de se recentrer sur lui-même et de découvrir sa propre identité :

Un écrivain quitte son pays parce que, dans l'obscurité de son esprit, il aspire à une expression distincte. Il a besoin de liberté par rapport à la langue qu'il a reçue. Il me semble que, plus que la langue maternelle, la langue d'adoption effleure la première langue dérobée avant Babel (...) Nous arrivons au monde incompréhensiblement et dans un lieu et une langue décrétés d'avance. (...) Passer d'une langue à l'autre signifie se séparer d'un moi instauré afin de trouver un univers où le voyage n'a plus de fin et où se produit une transfiguration de soi et des mots. (Baron Supervielle, 2007 : 55)

Appartenir à cette tribu aurait donc également conditionné son départ : Silvia quitte son pays pour se chercher, pour laisser derrière elle les barrières que sont les langues, les nationalités et la Patrie et qui constituent des éléments qui la briment. Et en partant, elle découvre ce qu'elle était partie chercher : son identité profonde, son *je*, sa Patrie, l'écriture qui est à la fois son espace et sa langue. Le départ, synonyme de découverte de l'autre, est avant tout une découverte de soi. Ce n'est d'ailleurs qu'une fois partie qu'elle accepte et comprend ses origines :



Au vrai, à part ma famille et mes amis, je sus que les habitants de ce pays étaient les miens lorsque, bien longtemps après, en décembre 2001, l'Argentine souffrit d'une catastrophe économique inédite dans le monde jusque-là, qui causa une misère sans merci et sans fin. Pour la première fois, je l'écris aujourd'hui, je reconnais mes gens. Je sus que certaines choses, en premier l'affection, ne peuvent être changées, ni déviées, ni oubliées ; qu'elles sont plus enracinées que le destin, plus puissantes que l'absence et que le temps qui efface tout. Comment arracher l'affection du lieu où elle est née ? Aujourd'hui, autant que les vivants et sinon plus, les êtres restés là-bas, qui ne sont plus, m'attachent à la ville que j'ai quittée. A quel pays j'appartiens ? Ma vie se déroule dans un lieu mais j'appartiens peut-être à un autre, celui de mon enfance, qui est éloigné du premier. (Baron Supervielle, 2007 : 36)

Si la migration l'a aidé à trouver sa voix poétique, si elle a été bénéfique et désirée par l'auteur, elle ressent tout de même l'absence. Nous sommes donc ici confrontés à la migration comme besoin vital, mais également au déracinement qu'elle provoque, à l'absence qu'elle génère. Pourtant, même si le départ est cruel, il se révélera bénéfique au final puisque c'est grâce à la migration qu'elle trouvera son destin, sa voix poétique et un espace dans lequel s'exprimer : « je fais l'expérience de la distance qui me sépare de ma vie affective, familiale, reconnaissable. Singulièrement, l'éloignement ne me paraît pas hostile mais prometteur » (Baron Supervielle, 2013 : 35).

Le départ, l'éloignement de l'espace originel est donc nécessaire pour trouver son espace définitif, son propre *topos* (espace propre), celui où l'auteur pourra s'exprimer pleinement. Partir, c'est accomplir son destin, trouver sa voix poétique personnelle, son écriture. Cette écriture est ce qui lui permettra finalement de naviguer entre ses deux rivages, son espace d'origine et son espace d'accueil, et de faire l'aller-retour entre les deux points qui constituent son identité et de sa littérature : l'espagnol et le français, l'Argentine et la France, l'origine et le destin, le passé et le présent, et qui constituent les piliers de son œuvre. La migration est le catalyseur principal de ce qu'elle est et de ce qu'elle écrit :



Peut-être ai-je traversé la mer pour tracer un destin. S'il fallait qu'une raison justifie mon départ, ce serait peut-être celle-là. Je suis partie pour entraîner la trace de mon destin immobile. Lorsqu'il se mit en marche, il devint non seulement un pas mais encore une écriture faite de poussière, de hautes herbes, de sillages qui s'évanouissent. Depuis peu, elle prend la forme d'une passerelle. Je repars ou reviens sur une passerelle que je bâtis nœud après nœud et qui vacille suspendue sur les flots. (Baron Supervielle, 2002 : 84-85)

Le départ apporte les réponses aux questions sur la quête de soi. Dans le cas de Silvia, c'est pour cette raison qu'il est désiré : « Partir signifie aller à la rencontre d'un mystère plus personnel que le mystère général qui nous submerge. Et d'une langue plus proche de soi » (Baron Supervielle, 2007 : 11). Lors de cette quête, elle trouvera donc une langue, une identité et une écriture qui lui correspondent, plus proche d'elle-même : son *topos*.

3. Quêtes et réponses

Après avoir cherché et compris les causes de son départ, elle va continuer à s'interroger sur ses conséquences : sur sa langue, son identité, et sur son pays. Une fois quittée l'Argentine, laissé derrière elle le passé, l'origine, l'espagnol, elle se met en quête de ce qui cohabitera à leurs côtés pour former la totalité de son être. L'une des premières choses qu'elle recherchera, c'est sa langue personnelle.

3.1 Quête de la langue

La langue de l'écrivain éveille en elle de nombreuses questions et réflexions. La quête de la langue serait une des raisons du départ : « Il se peut que le besoin d'une nouvelle langue m'ait amenée à me déprendre de mon premier rivage » (Baron Supervielle, 2007 : 38). Toutefois, ce qu'elle entend par langue, ce n'est ni l'espagnol ni le français. Ce ne sont que des éléments extérieurs qui ne reflètent pas ce qu'elle est : « Comment avoir la certitude que la langue que j'ai reçue à ma naissance comme un baptême, sera au long de ma vie en harmonie avec l'énigme de mon être, la



sensibilité de mon esprit, le secret de mes rêves » (*idem* : 46). Ce qu'elle recherche, c'est avant tout une langue intime qui serait l'expression de son identité. Cette langue, c'est ce qui la constitue, elle et son écriture : « En vérité, lorsque je parle de ma langue, j'écris mon autobiographie » (*idem* : 100).

Le départ en quête d'une nouvelle langue occasionne une rupture avec ses racines et une partie de son identité, mais paradoxalement, cet éloignement provoque un rapprochement avec elle-même, car : « plus un écrivain s'éloigne de sa terre, plus il la chante dans la langue de son choix. » (*idem* : 126). En s'éloignant, elle se rapproche donc d'elle-même : « Il est possible, (...) que l'éloignement de son pays initial cerne mieux son inaccessible je, ce qui l'entoure devenant alors aussi étrange que lui » (*idem* : 122). La distance permet un regard neuf, elle permet à l'écrivain de savoir qui il est, de cerner sa langue personnelle. Mais la recherche d'une langue intime passe par l'apprentissage d'une nouvelle langue étrangère : « Un écrivain est à la recherche de son moi central et général. En se servant d'une langue moins familière que la sienne, il a l'impression sinon de le dévoiler, du moins de le transfigurer » (*idem* : 45).

Une fois arrivée en France, c'est en écrivant peu à peu en français, qu'elle ressent le changement provoqué en elle par l'utilisation d'une nouvelle langue : la langue étrangère lui permet de dévoiler à elle-même l'essence de son être. Il s'agit de « ce pouvoir de la langue capable d'entraîner un changement intérieur. Je suis longtemps restée au bord des deux langues, le réveil, la traversée m'ayant aussi écartée de l'espagnol » (*idem* : 44). Le changement de langue provoque des transformations en elle, et par conséquent dans son œuvre. L'écrivain, indépendamment des langues extérieures, « recrée sa langue si le destin le fixe dans son pays, ou une langue différente si le destin l'incite à partir ailleurs. Il enfante *son* langage » (*idem* : 48), comme s'il s'agissait une naissance. Cette langue poétique sera révélée par la migration et par l'apprentissage du français. C'est cette voix qui « anime les langues et ne se laissent pas gouverner par leur usage. Au contraire, c'est elle qui les guide, les langues s'adaptant à son caractère » (*idem* : 26). La langue, l'écriture poétique n'est pas assujettie aux langues parlées, qui ne sont que des accessoires extérieurs.



Cette langue constitue une voix à la fois intime, intérieure et mythique qui dirige tout, celle que l'écrivain se doit de trouver pour s'exprimer : « Je me maintiens comme je le peux, en équilibre, sur le bord de la langue, où j'ai l'illusion d'entrevoir le reflet de l'Univers » (*idem* : 55-56).

Elle s'affranchit finalement de ses deux langues pour trouver sa langue poétique :

Je pense que, plus que dans une autre langue, je suis passée dans une écriture où s'organise non pas le moi familier, mais un moi profond et général. En lui donnant une forme, je me donne une forme : je renais de cette écriture qui s'ouvre dans mes yeux et me module (*idem* : 133).

Ici langue serait donc synonyme d'écriture, de voix poétique. Toutefois, en plus d'être en quête de ces langues (parlées) et de cette langue (poétique), Silvia va plus loin dans la recherche de son identité en s'interrogeant sur la nationalité de l'écrivain.

3.2 Quête de la nationalité

Si Silvia Baron Supervielle a quitté l'Argentine pour vivre en France, cela ne signifie pas pour autant qu'elle les considère comme des espaces qui lui sont propres. Tout d'abord, elle écarte le fait d'être exclusivement argentine et française, puisqu'elle sent étrangère dans les deux pays : « étrangère en France et en Argentine, et dans tous les pays, étrangère dans la vie » (Baron Supervielle, 2009 : 10). Elle ne se sent pas représentée par la nationalité, notion extérieure due au hasard. Pour se définir, elle fait d'abord référence aux langues. Ses deux langues principales lui permettent de naviguer entre Argentine et en France, sans être totalement rattachée ni à l'un ni à l'autre :

La poétique de Silvia Baron Supervielle navigue entre le français et l'espagnol sans se reconnaître pleinement dans l'une ou l'autre langue : d'une part, bien qu'elle écrive en français, elle se considère toujours comme argentine ; d'autre part, la langue nationale de son pays d'enfance ne s'impose pas à elle comme une référence absolue. (Gasquet, 2012 : 115).



Ni sa langue maternelle ni sa langue d'accueil ne la rattache à un pays. Même si l'Argentine représente son passé et ses racines, ce n'est pas pour autant qu'elle la considère comme sa Patrie, puisque « la vraie Patrie n'est pas celle que tracent les frontières de la diplomatie. » (Baron Supervielle, 2002 :38) Mais dans le même temps, elle renie catégoriquement la classification d'écrivain français :

Mon écriture s'harmonise avec la langue française, mais ce n'est parce que je me sers de cette langue que je suis un écrivain français. Et, je l'avoue, voir mes livres dans les bibliothèques, rangés parmi les écrivains français, m'affecte et m'exile encore une fois. (Baron Supervielle, 2007 : 124)

Quelle est donc sa nationalité ? Comment se définit-elle ? Plus que nationalité, nous parlerons ici d'identité, puisque l'auteur elle-même rejette ce terme. Plutôt qu'un pays, une origine, une nationalité, une étiquette où on pourrait la classer, elle est plutôt à la recherche d'un espace unique, où sa voix, son je, pourrait s'exprimer, et qui ne dépendrait ni de ses pays d'accueil ou d'origine, ni des langues qu'elle domine :

Suis-je un écrivain argentin ? La nationalité est couramment une notion abstraite. Un écrivain, quels que soient la langue dans laquelle il écrit et le pays où il réside, dépend de son monde imaginaire, de ses lectures ; il n'est pas associé à un groupe d'hommes, conscients de leur unité, dans un territoire précis et une langue inamovible (Baron Supervielle, 1999 : 155).

La Patrie est celle que se crée l'écrivain lui-même, par ses souvenirs, son passé, son présent, et surtout par son écriture. Puisque son « monde intérieur (...) n'a pas de frontière, [puisque] les écrivains se reconnaissent dans les étrangers, ils voyagent (...) : la nationalité perd de sa valeur » (Baron Supervielle, 2007 : 119). Ce n'est donc pas par cela que se définit un écrivain. Il se définit plutôt par sa voix poétique, c'est-à-dire le langage qu'il enfante, et par l'écriture qu'il crée. En créant son propre espace, comme une naissance, il crée ce qui constitue son identité profonde. Silvia



explique d'ailleurs que « [son] écriture s'allonge sur les pages. Les choses qu'elle [lui] restitue constituent [sa] nationalité. » (Supervielle, 1999 : 156-157)

L'écriture de l'écrivain, sa voix poétique, se nourrit de ce qu'il est, de ce qu'il lit et surtout de son passé et de son ses souvenirs. Ils sont sa matière première. L'écriture et les souvenirs sont liés. C'est pourquoi l'auteur associe la nationalité au souvenir avant tout :

Le mot nationalité me renvoie au mot souvenir. (...) Après avoir vécu longtemps en France, ma nationalité est devenue mon souvenir. J'ai un souvenir : celui qui concerne le temps que j'ai vécu en Argentine (Baron Supervielle, 2007 : 123).

Les souvenirs rapprochent donc l'écrivain de ses racines, de ses origines. D'ailleurs, « [l] écrivain est du pays de son passé » (Baron Supervielle, 1999 : 155). Les souvenirs sont la mémoire de sa famille, les moments vécus de l'enfance et l'adolescence, les paysages traversés, et le départ désiré. Mais souvenir ne désigne pas seulement le passé : « Après la traversée, je découvris le souvenir. Il n'est pas toujours dépositaire d'un passé. Il répond à une faim de l'écriture que rien d'autre n'assouvit. (...) Il se peut qu'il représente un refuge » (Baron Supervielle, 2002 : 23). Ils sont aussi la mémoire de l'arrivée dans un pays nouveau, l'apprentissage et l'adaptation à de nouvelles coutumes, ils sont l'écriture même. Ils sont donc la matière sur laquelle travaille l'écrivain, ce qu'il a dans la tête, ce qui le constitue. Dans son travail d'écriture, l'écrivain peut donc soit l'utiliser, soit s'en détourner, mais pour Silvia il s'agit de son vrai pays, de son espace personnel :

« Le souvenir est plus perceptible que la vie. Il serait mon pays, comme une référence grâce à laquelle j'arrive à me situer. Etrangère en France et Argentine, et dans tous les pays, étrangère dans la vie, mon chez-moi est le souvenir : il me fournit des racines. Je peux le rêver et le recréer, et il me rêve, me recrée aussi. D'un autre côté, semblable à une nostalgie récurrente, il m'oblige à me répéter. C'est pourquoi j'éprouve le besoin de m'en détourner. » (Baron Supervielle, 2009 : 11-12)



L'écrivain a donc fondamentalement deux pays : les souvenirs et sa voix poétique qui est son écriture. La langue maternelle, la langue d'accueil, la nationalité, la Patrie ne constituent pas l'identité de l'écrivain, ce sont des éléments qui se situent en dehors de sa vraie nature. Son moi profond se situe avant tout dans l'écriture, dans sa langue littéraire. C'est la thèse que soutient Silvia Baron-Supervielle et la réponse à toutes ces questions, la clé de sa quête :

Quelquefois, on m'interroge au sujet de ma nationalité. Que dois-je répondre ? Nabokov est-il américain ? Beckett, français ? La reconnaissance que j'éprouve pour le pays qui m'accueille m'empêche de m'exprimer à mon aise. (...) L'écrivain réside dans son écriture : elle est sa nationalité absolue. C'est pourquoi il lui faut se préserver des ascendants, même de celui de la mémoire, où il court le danger de s'égarer par lui-même. (Baron Supervielle, 2007 :124)

D'où la nécessité, parfois, de se détourner de ses souvenirs fondateurs. La recherche de l'espace personnel est donc fondamentalement reliée à la quête de l'identité de l'écrivain. Il la construit lui-même dans ses œuvres, au fil de sa plume, et c'est aussi là qu'il trouve la réponse à ses questions. La réponse de sa quête est donc située en lui-même, il a le pouvoir de se créer lui-même, en découvrant et travaillant sa propre langue, sa propre écriture : « seule l'écriture nomme [l'écrivain] et lui donne un pays. » (*idem* : 122). L'écriture, la langue poétique constitue donc l'espace propre d'un auteur, son *topos*. Son écriture est sa langue intime et il permet d'exprimer d'où il vient et qu'il est réellement. En écrivant, ils se définissent, construisent leur identité et se trouve eux-mêmes. C'est l'endroit où se trouve le plus intime de chacun d'entre eux : « Pourquoi voudrait-on savoir d'où je viens et donner un nom à un lieu que moi seule je connais ? Je suis moi-même la langue de ce lieu intime, le territoire rayonnant du vide s'étant substitué à lui progressivement. Je suis originaire de ce territoire. » (*idem* : 17)



Conclusion : l'écriture comme Patrie

L'œuvre de Silvia Baron Supervielle s'inscrit donc pleinement dans la littérature ectopique. Cette notion nous permet d'inscrire dans un cadre théorique l'étude des auteurs migrants. Plutôt qu'une littérature sans espace, il s'agit d'une littérature qui réussit à se trouver un autre espace qui lui est propre. Paradoxalement, ce qui était un espace étranger devient l'espace habituel et personnel des auteurs ectopiques. Dans le cas de Silvia Baron Supervielle, c'est l'écriture poétique elle-même et sa langue littéraire qui se convertissent en Patrie. L'auteur trouve donc son appartenance dans sa propre écriture. C'est son *topos*, et la réponse à toutes ses interrogations.

L'écrivain, ce qu'il est profondément, réside dans son écriture et se sert d'elle pour l'exprimer. Cela n'a rien à voir avec ses langues, sa nationalité, son pays d'origine ou d'accueil. Il se trouve lui-même une fois qu'il a trouvé son écriture poétique, sa langue intime.

De même que chaque homme est unique, de même chaque auteur a une manière d'écrire unique qui, plus que son pays géographique, dévoile son pays intime. Sa manière d'être, de plus, malgré ses passeports et ses déplacements, ne change pas au cours de sa vie, résiderait-il chez lui ou à l'étranger. Il lui arrivera d'oublier sa langue maternelle mais il ne se déprendra pas de sa manière de sentir. Cette manière, rendue dans son œuvre est sa nationalité. Plus qu'à une région limitée de la terre, il appartient à un espace sans limites. Son souvenir et ses visions le distinguent et lui donnent une identité, caractéristique peut-être de son lieu d'origine, mais hors du concept de nationalité. Ce concept n'a jamais abordé son esprit. (Baron Supervielle, 2007 : 125-126)

Cette réponse à laquelle arrive Silvia Baron Supervielle au cours de ses réflexions correspond à la conclusion de Tomás Albaladejo dans son article sur la littérature ectopique. Tout comme Elias Canetti auquel il se réfère, Silvia Baron Supervielle,

vit dans sa langue, comme lieu, comme espace, comme territoire qui se projette transversalement, transculturellement, constituant ainsi sa



résidence comme langue de création littéraire malgré son déplacement. La langue constitue ainsi un topos, un espace dans lequel l'auteur se retrouve, malgré le fait qu'il soit un auteur ectopique et que son œuvre ectopique ait été créée hors de son espace habituel, car la langue se transforme pour lui en résidence, en patrie, en terre-maison, en terre où il habite. (Albaladejo, 2011 : 10)

Par son discours, Silvia Baron Supervielle se reconnaît donc implicitement comme écrivain ectopique, un écrivain qui a enfin trouvé son espace personnel dans sa propre écriture, dans sa propre langue poétique intime, différente des langues qu'elle domine. Elle refuse les étiquettes et les classifications en fonction d'une nationalité ou d'une langue. Son écriture, constituée par ses souvenirs, mais aussi par son présent est son propre espace, sa propre appartenance.

BIBLIOGRAPHIE

ALBALADEJO, Tomás (2011). « Sobre la literatura ectópica », in Adrian Bieniec, Szilvia Lengl, Sandrine Okou, Natalia Shchylebska (eds.), *Rem tene, verba sequentur! Gelebte Interkulturalität. Festschrift zum 65. Geburtstag des Wissenschaftlers und Dichters Carmine/Gino Chiellino*, Dresden : Thelem, pp. 141-153.

ALFARO AMIEIRO, Margarita (2009). « Pluralisme axiologique ou cohérence culturelle : l'enseignement du champ de la littérature interculturelle », *Carnets, Cultures littéraires : nouvelles performances et développement*, n° spécial, automne / hiver, pp.351-363.

ALFARO AMIEIRO, Margarita (2012). « De la littérature romande à la littérature interculturelle francophone en Europe. Adrien Pasquali ou la dualité dévastatrice de l'appartenance culturelle », *Thélème. Revista Complutense de Estudios Franceses*, Vol 27, pp.13-27.

BARON SUPERVIELLE, Silvia (1999). *La ligne et l'ombre*, Paris : Editions Seuil.

BARON SUPERVIELLE, Silvia (2002). *Le Pays de l'écriture*, Paris : Editions Seuil.

BARON SUPERVIELLE, Silvia (2007). *L'Alphabet du feu, Petites études sur la langue*, Paris : Gallimard.



BARON SUPERVIELLE, Silvia (2009). *Journal d'une saison sans mémoire*. Paris : Gallimard.

BARON SUPERVIELLE, Silvia (2013). *Lettres à des photographies*. Paris : Gallimard.

GASQUET, Axel (2012). "Silvia Baron Supervielle", in Mathis-Moser, Ursula, Mertz-Baumgartner, Birgit (eds), *Passages et ancrages en France. Dictionnaires des écrivains migrants de langue française (1981-2011)*. Paris : Honoré Champion Editeur, pp.114-117.

SAID, Edward W., (2005). *Reflexiones sobre el exilio, Ensayos literarios y culturales*, Barcelona: Debate. pp. 179-195.